

À propos de
Paysages réactionnaires
petit essai contre la nostalgie de la nature
Eterotopia France / Rhizome, 2016
Federico Ferrari et Marco Assennato

Le verdissement (*greening*) des projets d'architecture et d'urbanisme : nostalgie réactionnaire ou outil de la résilience urbaine ?

Dans son ouvrage : *Paysages réactionnaires, petit essai contre la nostalgie de la nature*, Eterotopia France, 2016, Federico Ferrari, historien et critique de l'architecture, pose la question du sens politique de la mode actuelle du *greening*. Le verdissement des projets d'architecture semble en effet une nécessité dans la plupart des appels à projets initiés par les commandes privées et publiques. Comme si la mise en image de la nature avec l'architecture les rendait plus attractifs. Comme si « l'architecture tendait à devenir paysage ».

Pour comprendre ce phénomène, F. Ferrari utilise la notion de paysage en s'appuyant surtout sur des auteurs italiens, mais également anglais et français. Il constate d'abord que le langage du projet a recours aux formes végétales pour construire un récit paysagiste « qui minore voire cache l'architecture » (l'exemple du *bosco verticale* de S. Boeri à Milan est bien connu). Ce récit permet de vendre mieux les objets architecturaux en mettant en scène des formes de (techno)nature idéalisées. La fabrique urbaine instrumentalise ainsi les images paysagistes de nature pour produire une ville « verte ». Images « réactionnaires » que revendiquent aujourd'hui la majorité des pouvoirs publics urbains. Pourquoi « réactionnaire » ? Les architectes qui ont recours au *greening* seraient-ils antiprogressistes, alors que les formes qu'ils proposent s'inscrivent souvent dans un imaginaire reconnu comme créatif ? Ou s'agirait-il d'un masque qui cacherait l'indigence de leur projet.

F. Ferrari rappelle que le paysage, « espace de nature perçu par une sensibilité culturelle », est né de la disjonction entre l'homme et la nature à la Renaissance. La peinture de paysage a consacré cette distance en donnant à voir et en esthétisant la nature, le plus souvent extraurbaine. Distance qui a abouti à sa sacralisation par les artistes et les peintres romantiques, puis par le jardin paysager (ou jardin-paysage).

Or le projet architectural, depuis le traité d'architecture d'Alberti (1404-1472), est construit par l'œil et la perspective. Son appropriation, virtuelle (le projet), puis réelle (la matérialité construite), ne peut se faire que par l'image de nature cadrée et structurée par la perspective. La nature est alors réduite à l'horizon et au ciel. Ce qui suffit à la théâtraliser sans besoin particulier de végétaux ! Mais dans les images pittoresques de nature, arbres, herbes, fleurs et eaux sont constamment associés à l'architecture depuis le XVIIIe siècle dans la culture occidentale.

Cette nature devient « réactionnaire » car, mise en paysage, elle suppose des images fixes qui s'opposent, dit F. Ferrari, à la poursuite de l'histoire sociale et politique de la ville. Elle signifie une nostalgie des racines, du local, du communautaire en s'inscrivant dans la tradition des utopies naturalistes antiurbaines.

Pour sortir de cette aporie (une « utopie régressive »), il est proposé, non de rechercher « une cosmologie perdue et anachronique », ni de retrouver un état mythique de nature, mais de projeter sans chercher à protéger. Et par voie de conséquence de ne pas séparer : objet produit et sujet percevant, esthétique et fonctionnalité, local et global ; de préférer les

enseignements de la marche à la seule vue, l'instable au figé, l'hybride à l'homogène, et l'impur au pur.

Après tout, dit F. Ferrari en conclusion en citant le poète Giacomo Léopardi (1798-1837), la nature n'a que faire des hommes. Indifférente à eux, elle est tragique, esthétisée, elle n'est qu'illusion.

Certes, tout cela est juste, mais doit-on en rester au dilemme cruel de la tragédie et de l'illusion ? Car ce qui n'est pas évoqué, et qui retient l'extrême attention des chercheurs en sciences de la ville aujourd'hui, concerne l'utilité de la nature dans les régions urbaines. Cette nature (mise en paysage) apporte aux citadins les services dits écosystémiques (*Millenium ecosystems assessment*, ONU, 2005) que les ressources (techno)naturelles urbaines (le sol, la végétation, les insectes, les oiseaux, le climat, l'eau) permettent. Plus l'écrin végétal de la ville (l'infrastructure verte) est dense, aménagé et en bonne santé, plus les services (approvisionnement alimentaire et énergétique de proximité, régulation microclimatique, services de loisirs, de confort, esthétiques, symboliques et culturels) sont importants. Et plus la résilience des citadins aux crises chroniques ou événementielles, notamment climatiques (îlot urbain de chaleur, pollutions) et de biodiversité, est appréciée. Les villes les plus habitables sont les plus vertes, en étant les moins polluantes, (plus de 100 m² d'espaces verts/habitant) et pas nécessairement les plus chers (Vancouver, Zurich, Copenhague, Angers, Nantes, Versailles ...).

À mon avis, le ver n'est pas dans le fruit (de l'architecture) ! Le verdissement sous des formes ordinaires ou nouvelles (végétalisation des façades, agricultures urbaines *high tech* et *low tech*) invite à des prouesses techniques qui ont toujours accompagné l'histoire urbaine (avec en architecture le fer et le béton autrefois). Les (images de) paysages urbains, avec ou sans végétation, auront toujours le ciel diurne ou nocturne comme fond. L'arbre, l'eau, la fleur, l'eau en sont des formes de composition au même titre que les édifices et les figures vivantes humaines et non humaines.

Le vert public rassure le citadin inquiet, ce qui est peut être illusoire, mais c'est un état de l'opinion depuis plus d'un siècle. Le vert urbain accroit la valeur des patrimoines immobiliers proches. L'eau (propre) et la fleur animent l'espace public. La présence de certains animaux dans la ville est un indicateur de bonne santé du milieu urbain. Autant de caractères paysagers qui ne s'opposent pas à des appréciations esthétiques et culturelles indépendantes de toute utilité économique, sociale et environnementale.

Federico Ferrari a raison, le choix du vert urbain relève d'une esthétique profondément politique, mais il s'appuie également sur des résultats scientifiques. Qu'il soit motivé par la nostalgie s'inscrit dans la revendication d'un patrimoine urbain, qui vaut autant comme fait de culture qu'en tant que fait de nature. Que le paysage de nature soit une image fixe, antihistorique, relève d'une figure rhétorique oxymorique quand cette nature est vivante. Mais les jardiniers et les paysagistes, quand on leur demande, savent créer des figures végétales immobiles (par exemple dans l'art topiaire). Si bien que le bois vertical de S. Boeri est un projet qui est devenu réalité (mais pour combien de temps !) et sera peut être un jour consacré comme patrimoine urbain de la ville de Milan (ou bien oublié et détruit).

En d'autres termes, il est difficile, dans le contexte politique et environnemental contemporain, pour les architectes, de se passer du vert (ce qui ravit les paysagistes), mais rien n'interdit aux architectes de ne pas y avoir recours (sauf si le client l'exige). La culture visuelle historique occidentale le recommande, et il ne faut peut être pas y voir une crise du projet d'architecture, pas plus qu'une « dérive contemplative ». Seulement une opportunité politique dans un contexte de risque et d'incertitude !

Réponse à Pierre Donadieu

Pierre Donadieu a raison : par ce pamphlet nous avons voulu lancer une provocation, dont le but était de remettre en question la mode du *greening*. Il nous semble urgent de nous interroger sur une certaine rhétorique écologique : elle est emblématique d'une tendance à évacuer un questionnement plus profond – car plus « interne » à la logique propre à l'objet construit – du projet, tant à l'échelle urbaine qu'architecturale. Une mise en garde s'impose ici : nous parlons justement de « rhétorique », puisque nous entendons critiquer précisément l'assomption de l'impératif écologique d'une manière « extérieure », c'est-à-dire superficielle et esthétisée. Les logiques marketing ont fait de l'architecture – beaucoup plus que par le passé, car il s'agit d'un rôle qu'elle a toujours assumé – un outil communicationnel. L'architecture a été réduite à une façade, ou pire à une enveloppe et *in-fine* à une image plate. Cet appauvrissement de l'architecture à la valeur émotionnelle d'un objet sculptural a participé d'une banalisation de la question écologique : réduite elle aussi à un simple écran végétal, servant trop souvent à cacher une série de problèmes territoriaux qui sont avant tout politiques. Les allusions biomorphiques, les jardins verticaux, l'évocation de la nature semblent résoudre ainsi les contradictions entre architecture et contextes économique-sociaux dans le marketing du *green-washing*.

Dans le même temps, nous n'avons pas du tout l'intention de nier l'importance des parcs urbains ou plus généralement du développement de l'élément végétal dans la métropole contemporaine. Et nous ne voulons pas non plus contester l'exigence que ce « vert » doit être organisé et conçu : sa valeur infrastructurelle prouve bien qu'il est une partie du projet. Autrement dit, le vert est un outil et non pas un but en soi. Pourtant, les exemples de pratiques que Pierre Donadieu cite dans la seconde partie de sa critique nous semblent marginaux, trop souvent situés dans des lieux périphériques. Ils ne représentent pas, à notre sens, des modèles pour les énormes problèmes qui caractérisent la mégalopole contemporaine, surtout si nous regardons en dehors de l'Europe. De plus, notre analyse relève d'une approche culturelle de la question, qui ne s'exerce pas dans une investigation approfondie autour d'objets construits, mais elle concerne plutôt l'utilisation des mots et des idées qu'ils véhiculent. Nous voudrions mettre en garde, dans le champ du projet, contre le recours souvent trop approximatif à une série de notions qui vont **de pair** avec la mode de la nature, avant tout celle d'identité. Car c'est justement son utilisation superficielle selon des rhétoriques du local qui peut en faire un concept réactionnaire. Le rôle du projet est avant tout de type transformatif, d'où notre opposition à des rhétoriques de la nostalgie, liées à une banalisation de la notion de paysage.

C'est pourquoi, d'après nous, il faudrait plutôt des-esthétiser le projet. L'architecture que nous critiquons va exactement dans la direction opposée. Pour la même raison, il nous a paru opportun d'aborder la question de l'« omnipaysage » (M. Jakob, *Le Paysage*, Infolio, 2008) : la présence, dans tous les registres du discours et dans tous les domaines, de ce terme devenu fourre-tout, utilisé trop souvent de manière approximative. Le paysage n'est pas - en dépit des rhétoriques vertes - une chose. Il est plutôt une manière de voir les choses, d'organiser les objets dans un espace géométrique mesuré : le paysage n'a absolument rien de « naturel », puisqu'il s'agit d'un dispositif épistémologique à l'instar du projet. Le des-esthétiser servirait à restaurer une idée évolutive et instable de la notion de paysage, différente de celle qui s'est affirmée de manière dominante au sein de la culture occidentale à partir du XV^e siècle.

La plupart des paysagistes se reconnaîtront dans cette acception « anti-esthétique » du paysage, nous le savons. Ils nous diront que c'est la banalisation opérée par les architectes qui a trahi le véritable sens évolutif de la notion de paysage. Certainement la dérive *archistar* et une propension, souvent superficielle, à s'emparer d'influences venant d'ailleurs, appartiennent davantage au milieu architectural. Mais nous croyons également que les paysagistes ont leur part de responsabilité. C'est pourquoi revenir aux fondamentaux – aussi dans les écoles et les formations en paysage qui se multiplient un peu partout – et questionner les enjeux d'un point de vue historique et philosophique pour en saisir la portée politique, est, à notre avis, aujourd'hui plus que jamais nécessaire.

Federico Ferrari et Marco Assennato, 1^{er} juillet 2017